

Nabila Oulebsir et Mercedes Volait (dir.)

## L'Orientalisme architectural entre imaginaires et savoirs

Publications de l'Institut national d'histoire de l'art

---

# L'Orient d'Albert Lenoir (1801-1891). Voyages, lectures, écritures

Alice Thomine-Berrada

---

DOI : 10.4000/books.inha.4917

Éditeur : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art

Lieu d'édition : Paris

Année d'édition : 2009

Date de mise en ligne : 5 décembre 2017

Collection : D'une rive, l'autre

EAN électronique : 9782917902820



<http://books.openedition.org>

### Référence électronique

THOMINE-BERRADA, Alice. *L'Orient d'Albert Lenoir (1801-1891). Voyages, lectures, écritures* In : *L'Orientalisme architectural entre imaginaires et savoirs* [en ligne]. Paris : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, 2009 (généré le 02 novembre 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/inha/4917>>. ISBN : 9782917902820. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.inha.4917>.

---

Ce document a été généré automatiquement le 2 novembre 2023.

The text only may be used under licence . All other elements (illustrations, imported files) are "All rights reserved", unless otherwise stated.

---

# L'Orient d'Albert Lenoir (1801-1891). Voyages, lectures, écritures

Alice Thomine-Berrada

---

- 1 Pourquoi évoquer Albert Lenoir, l'architecte, historien et archéologue bien connu pour ses travaux sur l'histoire de Paris, dans le cadre de cette publication qui s'intéresse à l'histoire de la constitution des savoirs sur l'Orient ? C'est que si les activités de Lenoir, du fait de leur ampleur et de leur diversité, ne peuvent se réduire à leur versant oriental, les travaux menés récemment à son propos<sup>1</sup> révèlent que sa façon de concevoir l'histoire de l'architecture française en général, et l'histoire de Paris en particulier, est indissociable de ses connaissances de l'Orient. De plus, comparé aux érudits évoqués ici qui ont laissé peu de témoignages archivistiques, l'exemple d'Albert Lenoir présente l'avantage d'être relativement bien documenté : outre ses nombreuses publications, le chercheur dispose d'abondantes sources d'origine privée léguées par Lenoir ou ses héritiers<sup>2</sup>, venant compléter les traces laissées par ses activités officielles dans les archives publiques. Cet ensemble permet de comprendre comment l'Orient a pu constituer pour Albert Lenoir à la fois un miroir, un contre-modèle ou encore un lieu de passage indispensable pour l'évolution de l'architecture occidentale, suivant des schémas de pensée qu'il sera certainement possible de retrouver chez d'autres érudits. Les connaissances de Lenoir dans ce domaine se sont constituées à la fois de façon directe, par les voyages, et de façon indirecte, par la lecture, suivant là aussi des modalités qui sont loin d'être originales mais que les archives laissées par Lenoir permettent de rendre particulièrement explicites.

## Voyages réels et imaginaires

- 2 Albert Lenoir est le fils d'Alexandre Lenoir, le célèbre « inventeur » du musée des Monuments français. Toute sa carrière s'est déroulée, de façon tout à fait symbolique, à l'École des beaux-arts, au couvent des Petits-Augustins, dans les lieux même où avait été installé le musée des Monuments français : il fut en effet successivement élève en architecture à l'école, puis professeur d'histoire de l'architecture (il fut le suppléant à

partir de 1856 de la chaire détenue par Hippolyte Lebas dont il devint titulaire en 1869) et enfin secrétaire (à partir de 1863). Lenoir décida à l'âge de 18 ans de se tourner vers l'architecture : il entra en 1819 dans l'atelier de François Debret, puis remporta le concours d'entrée à l'École des beaux-arts en 1820. Le choix de cette formation dédiée à l'architecture doit certainement beaucoup à l'influence de son père qui avait passé tant de temps à sauver les vestiges des grands monuments français. Très tôt, son goût pour les voyages, venant également sans doute de son père qui avait sillonné toute la France pour enrichir son musée, s'affirma : il prit dès 1824 l'initiative de partir avec deux de ses camarades de l'atelier Debret, Charles Texier et Adolphe Periaux, découvrir les antiquités du Midi de la France. Ce voyage fut déjà marqué par le souci, non seulement de se former de façon pratique aux conceptions de l'architecture antique, mais également de l'ériger en un savoir objectif et transmissible puisque les trois amis en rapportèrent des moulages des « plus beaux ornements des monuments de la ville de Nismes » dont ils offrirent une copie à l'École des beaux-arts<sup>3</sup>. Après dix années passées à l'École pendant lesquels il tenta, sans succès, de remporter le prix de Rome<sup>4</sup> qui lui aurait ouvert les portes de l'Italie, Lenoir se décida en 1830, ayant presque atteint les 30 ans qui étaient alors la limite d'âge pour passer ce concours, à partir par ses propres moyens en Italie, avec un camarade de l'atelier Debret, saint-simonien convaincu – nous y reviendrons – l'architecte Alexis Cendrier. Il y resta deux ans et demi et c'est sans doute à partir de ce moment-là – c'est en tout cas ce que disent ses biographes et ce que les archives ne contredisent pas – que ses intérêts se détournèrent de la pratique architecturale, pour se porter exclusivement vers l'érudition, c'est-à-dire l'histoire de l'architecture et l'archéologie<sup>5</sup>. Il fit alors ses premières publications sur les vestiges grecs de Solunte en Sicile. Il voyagea à travers toute l'Italie : on sait notamment qu'il alla à Naples et en Sicile, ainsi qu'en Étrurie et commença à faire de nombreux dessins dont il ne nous reste que quelques traces mais qui irriguèrent ses travaux ultérieurs. Comme ses camarades architectes résidant alors à la Villa Médicis, Labrousse, Duc, Vaudoyer ou Duban, il s'intéressa sans restriction d'époque ou de lieu à l'ensemble de l'architecture italienne, qu'il s'agisse de l'architecture grecque de Sicile, des tombeaux étrusques ou de l'architecture paléochrétienne.

- 3 Le manuscrit intitulé « Études historiques sur l'architecture des temps compris entre la chute de l'Empire romain et le xiv<sup>e</sup> siècle » qui remporta en 1834 le prix du concours des Antiquités nationales de l'Académie des inscriptions et belles-lettres permet de juger de l'énorme travail d'étude et d'érudition qu'il mena alors. Ce manuscrit de 177 pages, conservé aux archives de l'Institut<sup>6</sup>, témoigne d'une très grande érudition bibliographique : celle-ci porte sur les auteurs anciens comme sur les publications les plus récentes (l'expédition de Morée de Blouet par exemple) sans oublier les grands récits de voyage des xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles (le voyage en Perse de Chardin, le voyage au Levant du botaniste Joseph Pitton de Tournefort). Ce texte témoigne de la démarche scientifique de Lenoir qui cite très fidèlement ses sources, qu'il s'agisse d'ouvrages ou de relevés qu'il a pu lui-même faire. Le manuscrit était accompagné, c'est ce que l'on sait par le rapport élogieux qu'en fit l'archéologue Désiré Raoul-Rochette, alors conservateur du Cabinet des monnaies, médailles et antiques de la Bibliothèque royale, d'un très grand nombre de dessins, aujourd'hui disparus.
- 4 Sa recherche, bien que s'appuyant principalement sur les observations faites en Italie, accorde une grande place à l'Orient : en effet, comme tant d'autres avant lui, Hittorff notamment, ce qui fascina Lenoir en Italie, en Sicile, à Venise ou à Ravenne, c'est

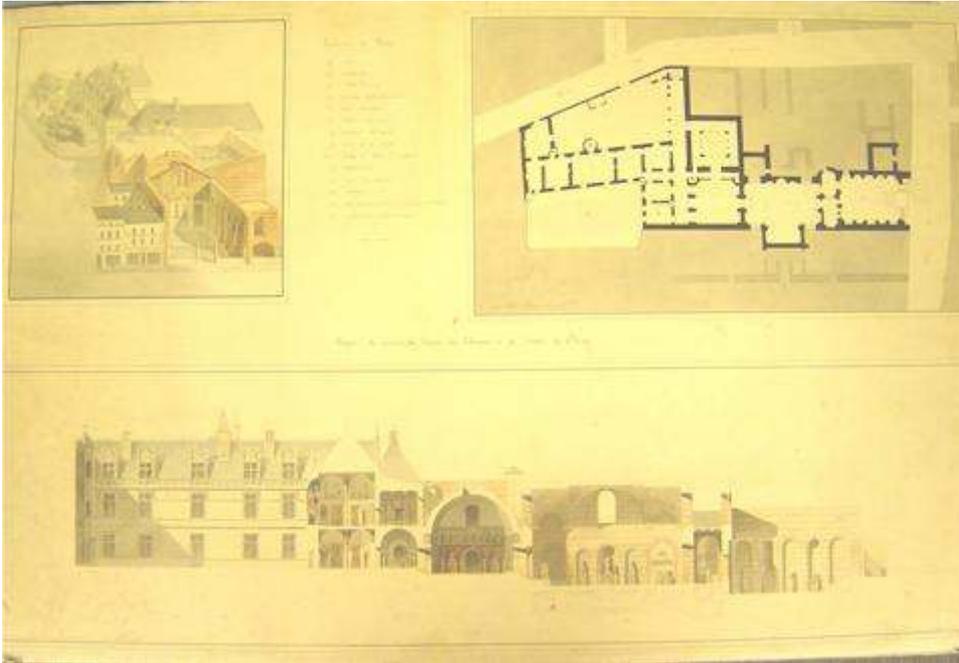
l'importance de l'influence byzantine. C'est cette fascination qui suscita la rédaction de cet imposant manuscrit dont l'hypothèse, qui innerva par la suite ses écrits comme son enseignement, était que l'art roman puis gothique est le résultat de la fusion des deux branches de l'architecture chrétienne depuis Constantin, l'église latine et l'église byzantine<sup>7</sup>.

- 5 L'attraction de Lenoir pour l'Orient ne portait alors – et cela ne variera pas – que sur l'architecture chrétienne. Ces travaux ne témoignent d'aucun attrait pour l'architecture musulmane : à l'inverse de tant d'autres, ce qui fascina Lenoir en Orient, ce n'est pas d'y découvrir l'altérité, mais d'y mieux comprendre le monde occidental.
- 6 Ce premier manuscrit témoigne d'un intérêt pour une période de transition encore peu étudiée alors malgré les efforts d'Arcisse de Caumont et de Gerville : la période romane. Avec son hypothèse sur la fusion de l'église latine et de l'église grecque, Lenoir proposa une nouvelle définition chronologique du terme : alors que de Caumont faisait coïncider les débuts de l'architecture romane avec ceux de la chrétienté, Lenoir estimait que, conformément aux travaux de Reynouard sur la linguistique et la naissance de la langue romane, l'architecture romane commençait après les destructions normandes. Cette coupure était également légitimée par la fusion entre l'église latine et l'église byzantine qui s'effectua alors. Voici comment il décrit ce phénomène qui passa selon lui par Venise : c'est après les invasions normandes,
 

« que le besoin de nouveauté se faisant sentir au ix<sup>e</sup> siècle, que les rapports établis entre Constantinople et le prince qui avait relevé un grand empire déchu, que le commerce enfin, ce lien des nations, poussant les Vénitiens à porter dans la Grèce leurs denrées et bientôt après leurs soldats, firent [de Venise] le point de contact entre l'Orient et l'Occident, un lieu de fusion entre les arts de l'un et l'autre empire. Le luxe oriental frappant les regards de ce peuple entreprenant leur fit sans doute importer d'abord des objets de fabrication, puis enfin lui suggéra la pensée de faire exécuter en Italie des monuments capables de lui rappeler ses conquêtes en Grèce et sur le Bosphore. Venise vit alors exécuter par les plus habiles artistes d'Orient son église métropole sous l'invocation de saint Marc ; cet exemple d'un nouveau style, et précédé sans doute de quelques importations antérieures qui ont disparu, obtenant une grande faveur et frappant les imaginations ouvrit la route à une foule d'idées nouvelles [...] Ces dispositions impatientes de se répandre passèrent les Alpes et se modifiant suivant les localités et les alliances qu'elles contractèrent s'étendirent en France par les grandes vallées, prirent sur le Rhin à Mayence à Bonn à Cologne un caractère digne de la nature grandiose qui encadre ce fleuve ; sur le Rhône on les vit moins étudiées depuis Arles jusqu'au confluent de la Saône ; les bords de la Seine les virent fleurir chez les nations normandes où elles arrivèrent pesantes du long trajet qu'elles avaient parcouru ainsi que par le fait du goût encore barbare de ce peuple à peine civilisé. Importées au-delà du détroit par la conquête, elles formèrent chez un peuple voisin le type faussement attribué aux Saxons.<sup>8</sup> »
- 7 L'architecture romane en France fut donc le résultat de cette influence orientale qui fut à l'origine de Saint-Germain-des-Prés, de l'abbaye aux Hommes à Caen, de l'abbaye de Saint-Denis, etc. « Enfin [de] tous les édifices auxquels il ne manquait que l'ogive pour être en tout semblables aux basiliques des trois siècles suivants ».
- 8 Cette dernière phrase révèle que ce nouveau découpage chronologique le conduisit à considérer comme secondaire une question qui était depuis longtemps au centre des débats sur l'archéologie médiévale et qui était aussi l'occasion d'évoquer l'influence orientale, celle du rôle de l'ogive dont la soi-disant origine arabe fut longtemps considérée comme la preuve que le gothique était né en Orient. Dans ce premier écrit, Lenoir aborde à peine la question de l'ogive car elle est selon lui secondaire, tant pour

l'émergence du gothique, que pour l'influence orientale<sup>9</sup>. Parallèlement à la rédaction de ce manuscrit, Lenoir était en train de concevoir le projet d'aménagement du musée appelé à prendre place dans les Thermes et l'hôtel de Cluny qu'il présenta au salon de 1833 : celui-ci contenait une salle romane et une salle gothique illustrant ses idées relatives à l'influence orientale sur l'art roman et gothique (fig. 1).

1. Albert LENOIR, projet de réunion du palais des Thermes et de l'hôtel de Cluny, 1833.



Bibliothèque de l'INHA-Fonds Jacques-Doucet.

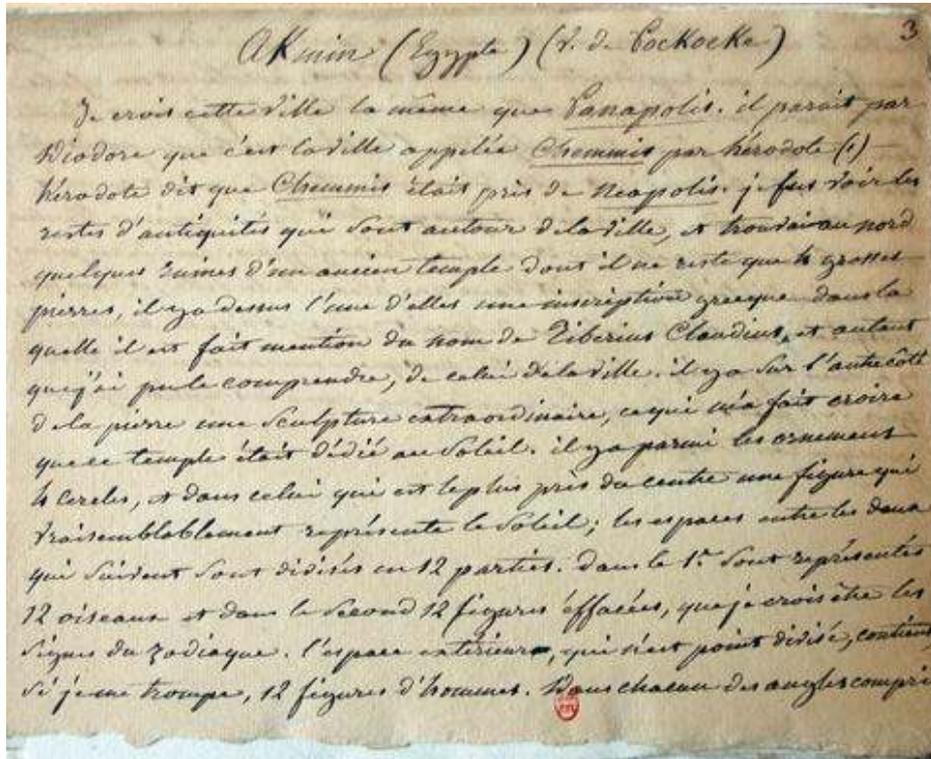
- 9 Le désir d'exactitude archéologique de Lenoir lui fit assez rapidement ressentir le besoin d'aller vérifier sur place ses intuitions, ce qu'il eut l'occasion de faire en 1836. Les sources ne permettent pas de savoir dans quel contexte exact cette décision fut prise : s'agit-il d'un projet personnel ou d'une mission officielle ? Une lettre de février 1836<sup>10</sup> révèle qu'il profita du soutien de l'Académie grâce auquel il obtint l'autorisation de monter sur un navire français pour rejoindre l'Orient. Cette lettre indique également qu'il prévoyait d'y rejoindre son ami Charles Texier, celui avec qui il avait déjà exploré le sud de la France et qui était alors déjà parti<sup>11</sup>. Il faut aussi penser que Lenoir a pu profiter, officiellement ou non, du soutien du ministère de l'Instruction publique puisqu'il était depuis 1835 membre du Comité des arts et monuments. Mais si soutien il y eut, il fut purement formel, sans l'apport financier qui aurait fait de ce voyage une mission institutionnelle<sup>12</sup>. Si certains de ses biographes ont pu écrire qu'il fut envoyé en mission en Orient par le ministère, il est donc sans doute plus juste de penser que Lenoir sollicita ce voyage pour suivre son ami Texier et que le ministère soutint ce projet en lui offrant de voyager sur un des navires de la Marine française. Un de ses biographes, Georges Duplessis<sup>13</sup>, évoque aussi le fait qu'Albert Lenoir ait pu être chargé par l'Académie d'une mission officieuse. Selon Duplessis, Désiré Raoul-Rochette l'aurait chargé d'étudier la possibilité de faire venir en France la collection de dessins et d'antiques réunis par le grand archéologue de la Grèce antique, Louis-François-Sébastien Fauvel. Duplessis signale encore que les informations transmises à Raoul-Rochette par Lenoir furent utiles car, deux ans après la mort de Fauvel survenue le

13 mars 1838, la Bibliothèque royale acquit les papiers de Fauvel. Malgré ces probables démarches engagées pour la Bibliothèque royale, il faut penser que le voyage de Lenoir appartient au registre des expéditions faites par conviction, aux frais personnels du voyageur, comme cela était fréquemment le cas. Le périple de Lenoir commença au printemps de l'année 1836. Il partit de Paris pour rejoindre Toulon où il prit un bateau à destination du Pirée. Après avoir découvert Athènes, il chercha à rejoindre Byzance. Il parvint à monter sur un bateau qui se dirigeait vers l'Asie. Il put ainsi rejoindre Smyrne puis Constantinople. Son retour s'effectua par Athènes puis Venise. Les archives<sup>14</sup> révèlent que Lenoir était à Toulon le 24 avril 1836 et qu'il se trouvait à Venise en septembre 1836. Son voyage ne dura donc que quatre à cinq mois en tout. Une expédition relativement courte, comparée au séjour prolongé que firent en Orient certains érudits, mais qui influença l'ensemble de son œuvre ultérieure.

- 10 Elle fut suivie par des voyages d'une autre sorte, des voyages menés par le biais de la lecture, voyages rêvés et imaginaires dont un carton entier de notes révèle aujourd'hui encore la complexité<sup>15</sup>. Élisabeth Décultot, dans son travail sur Winckelmann<sup>16</sup> a bien montré qu'au-delà de la copie, c'était véritablement un nouvel univers intellectuel que Winckelmann avait recréé à partir de ses notes de lecture. Elle a explicité le lien entre ses notes et certains de ses écrits où il reprit intégralement des phrases de Buffon ou de Montaigne pour les intégrer à son propre discours. Il est certain que de la même façon les notes de lecture prises par Lenoir irriguèrent ses publications.
- 11 D'après les papiers utilisés, le verso de formulaires de l'École des beaux-arts, il est possible de dater ces notes de l'époque où Lenoir était secrétaire de l'École (à partir de 1863). En revanche, il est difficile de savoir où Lenoir travaillait : il était tentant de penser qu'il travaillait à la bibliothèque de l'École, mais une étude rapide du fonds révèle que les ouvrages utilisés par Lenoir, principalement des récits de voyage, ne s'y trouvaient pas. Il faut donc imaginer soit un recours à une collection personnelle, soit un travail de bénédictin mené à la Bibliothèque nationale. Ces notes présentent la particularité d'avoir été reclassées par pays et villes, ce qui transforme ces études archéologiques en véritable voyage imaginaire. Elles se distinguent aussi par l'ampleur et la variété des pays couverts : de la Russie à l'Angleterre en passant par l'Inde. Enfin, elles sont mêlées à des vraies notes de voyage prises par Lenoir en Italie, en Grèce ou en Turquie. Cet ensemble reconstitue ainsi une forme de voyage idéal, un tour du monde, que Lenoir aurait vraisemblablement rêvé de faire. Lenoir apparaît ainsi comme un de ces « super-savants », pour reprendre l'expression employée par Paul Bénichou pour qualifier les saint-simoniens<sup>17</sup>. Enfin, beaucoup de ces notes concernent non seulement des monuments mais aussi et surtout la création des villes, leur histoire, leur insertion dans le site, démarche à mettre en relation avec les théories urbaines de Lenoir que nous évoquerons plus bas. L'étude de la partie sur l'Égypte (fig. 2), pays important dans l'imaginaire de la famille Lenoir<sup>18</sup>, révèle l'originalité des livres dépouillés. On aurait pu s'attendre à y trouver les ouvrages de référence sur l'égyptologie, notamment les volumes de l'expédition d'Égypte, ou les publications récemment parues dans le milieu architectural, comme celle de Pascal Coste<sup>19</sup>. En fait, ces notes ne concernent pas ces ouvrages et donnent en revanche la place principale aux récits de voyage. Ceux-ci sont pour la plupart anciens (voyage de Pococke, voyage de Jean de Thevenot, l'ouvrage sur l'Égypte de Savary) sans doute parce que Lenoir avait l'idée de découvrir des descriptions d'édifices modifiés ou disparus. Les passages pris en note témoignent également que ce qui intéressait Lenoir, c'était non seulement les édifices mais aussi et

surtout, l'environnement, la formation de la ville, etc. informations qu'il ne pouvait pas trouver dans des descriptions de monuments. Il n'est pas impossible que Lenoir ait voulu faire avec ces notes une histoire des villes<sup>20</sup>, où l'Orient était appelé à détenir une place majeure.

2. Albert LENOIR, note relative à Akmin (d'après l'ouvrage de Richard POCOCKE, *A Description of the East and Some other Countries*, 2 vol. 1743-1745).



Bibliothèque nationale de France, département des Estampes et de la Photographie.

## L'Orient dans les publications d'Albert Lenoir

- 12 L'influence du voyage en Orient de Lenoir est tout à fait manifeste dans l'ensemble de son œuvre intellectuelle – celui-ci, rappelons-le, ne construisit quasiment pas. Il faut tout d'abord rattacher à ce voyage sa nomination en 1837 au poste de professeur d'architecture byzantine à la Bibliothèque royale qu'il partagea avec Adolphe Napoléon Didron, son collègue du comité des Arts et monuments ; Didron en était le secrétaire. On peut imaginer qu'il obtint ce poste grâce à la recommandation de Raoul-Rochette qui enseignait aussi l'archéologie à la Bibliothèque royale. Les manuscrits de ses cours, conservés aux Archives nationales<sup>21</sup>, reprennent les grands principes de son manuscrit de 1834 mais sont enrichis de toutes les observations qu'il a pu faire en Grèce, à Smyrne et à Constantinople.
- 13 Mais aussi, et surtout, ce voyage influença grand nombre de ses publications : le « Rapport fait par M. Albert Lenoir sur son voyage dans le Levant pendant l'année 1836<sup>22</sup> » fut publié en 1837, dans les *Annales de la Société libre des beaux-arts*. Le caractère très personnel de ce texte confirme qu'il ne s'agissait pas d'une mission officielle. Ce court récit qui ne comporte pas d'image se distingue fondamentalement des

publications issues des expéditions officielles (en l'occurrence militaires), comme celle faites en Morée par Abel Blouet en 1828, qui sont de très volumineux ouvrages présentant un inventaire raisonné des principaux édifices visités. Ce texte est en effet rédigé comme un récit de voyage, sans illustration, et – certains de ces biographes souligneront cette bizarrerie – ne comporte aucune analyse architecturale proprement dite. En revanche, on y trouve de très longs développements consacrés aux villes parcourues par Lenoir qu'il analyse, non pas d'un point de vue archéologique, mais du point de vue de la géographie et des mœurs, suivant une approche globale qui se rapproche de ce qu'on appelle aujourd'hui l'urbanisme. Cette approche « urbaine » se retrouve dans certains dessins qu'il a ramenés de ce voyage (fig. 3-5) : il ne s'agit pas de relevés mais de vues de ville ou encore de portraits de mœurs. Comme ce récit de voyage, les autres publications qu'Albert Lenoir put faire à la suite de ce voyage n'eurent pas à se plier aux contraintes auxquelles doivent se conformer les ouvrages financés par le ministère et ce dernier pourra leur donner la forme matérielle la plus adaptée à la diffusion de ses idées... La plupart adoptèrent une approche thématique (et non pas l'approche géographique systématique de l'inventaire) qui lui permit de défendre ses grandes idées sur l'église byzantine.

### 3. Albert LENOIR, trois croquis de personnages en costume traditionnel grec, 1836.



Bibliothèque de l'INHA-Fonds Jacques-Doucet.

4. Albert LENOIR, *Église du Christ Pantocrator à Constantinople* (aujourd'hui mosquée du Molla Zeyrek à Istanbul), 1836.



Bibliothèque de l'INHA-Fonds Jacques-Doucet.

5. Albert LENOIR, *Panorama de Trieste*, 1836.



Bibliothèque de l'INHA-Fonds Jacques-Doucet.

- 14 Le premier et le plus important des articles de Lenoir sur l'architecture byzantine parut dans la *Revue générale de l'architecture* de César Daly sous le titre très simple de « De l'architecture byzantine ». Ce texte fut le premier article du premier numéro de cette revue, ce qui permet de penser qu'il existait des rapports très étroits, tant intellectuels qu'amicaux, entre Albert Lenoir et César Daly. Les travaux d'Albert Lenoir sur l'architecture byzantine illustraient l'intérêt de s'ouvrir à des architectures différentes de l'architecture romaine tant vantée par l'Académie ou de l'architecture gothique défendue avec virulence par Lassus et Viollet-le-Duc. Son étude rentrait parfaitement dans les objectifs de César Daly qui souhaitait soutenir dans cette publication

l'éclectisme, dans le souci de ne pas défendre exclusivement un ou des modèles historiques. Ce dernier était un saint-simonien convaincu – et l'on sait la fascination des saint-simoniens pour l'Orient. Enfin, ce texte qui est un résumé de son cours, est la première publication recourant aux grandes catégories qu'il avait établies dans son manuscrit de 1834 : église latine, église byzantine et église du Nord. Il est à rattacher à un texte ultérieur paru en 1852, dans les *Annales archéologiques* de son ami Didron, qui poursuivit la diffusion de la théorie de Lenoir sur les églises latine et byzantine. Intitulé « Influence de l'architecture byzantine dans toute la chrétienté », cet article démontre le rôle joué par l'architecture byzantine dans l'évolution de l'architecture occidentale médiévale, notamment dans l'apparition du roman puis du gothique.

- 15 Deux ouvrages de Lenoir, parus dans la collection des « Instructions du comité des arts et monuments », sont particulièrement nourris de ses études orientales et prouvent l'intérêt que trouva a posteriori le ministère de l'Instruction publique à valoriser les résultats du voyage en Orient de Lenoir<sup>23</sup>. Notamment, le premier de ces ouvrages est *l'Instruction à l'usage des voyageurs en Orient. Monuments de l'ère chrétienne*, paru en 1856, qui est une forme de guide architectural explicitant les grandes catégories de l'architecture orientale chrétienne (églises, couvents, etc.). Le second est le massif ouvrage comprenant deux volumes de plus d'un millier de pages et consacré à l'architecture monastique, paru entre 1852 et 1856. Cette publication est particulièrement intéressante parce qu'à partir du type du monastère, Albert Lenoir y poursuit son enquête sur l'église latine et l'église grecque. Cet ouvrage se caractérise encore par la richesse de son érudition, l'abondance des illustrations, toutes de la main de Lenoir, et le souci de l'exactitude historique. « Tout ce qui est publié ici a été dessiné ou décrit sur des monuments authentiques ; cette base était indispensable. » affirmait Lenoir dans son introduction<sup>24</sup>. Pour cette raison, il renonça à proposer une représentation du monastère Sainte-Catherine du mont Sinaï. Lorsqu'il illustre des édifices qu'il n'avait pu étudier lui-même, il cita toujours les sources sur lesquelles il s'est appuyé : ainsi, lorsqu'il restitua le plan de l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem précisa-t-il qu'il avait suivi les descriptions d'Arculf<sup>25</sup>. Enfin, cet ouvrage est un hommage à l'architecture byzantine dont il souligne la richesse, richesse qui justifie implicitement son rôle dans le développement de l'architecture romane puis gothique :

« Les nombreux dessins inédits pour la plupart qui sont joints à ces recherches permettent d'observer que l'architecture chrétienne de l'Orient présente une synthèse complète depuis les compositions ingénieuses et variées des plans, des façades, des dispositions intérieures, jusqu'aux moindres détails appliqués à la décoration. Un art aussi original sur toutes ses parties doit prendre une place importante dans l'histoire de l'architecture. Beaucoup plus fécond que le style latin qui inventa peu, il forme bien le second degré de l'échelle progressive sur laquelle se placèrent les artistes chrétiens.<sup>26</sup> »

- 16 Enfin, cet ouvrage sur l'architecture monastique amène à poser l'hypothèse que l'Orient fut pour Lenoir non seulement une contrée féconde pour l'architecture médiévale mais aussi un lieu susceptible de renouveler l'architecture contemporaine. Cet intérêt pour l'architecture monastique qui fut certainement suscité par son voyage en Orient est en effet à rapprocher de l'investissement de Lenoir dans le projet de « palais des familles » de l'architecte Victor Galland<sup>27</sup>. Ce dernier, à la recherche du meilleur type d'« associations humaines », distinguait deux modes d'habitations, radicalement opposés : la vie individualiste, symbolisée par la chaumière et le château, et la vie communiste « représentée par le couvent et la caserne ». Il proposa une

troisième voie, inspirée du projet de phalanstère de Fourier mais soucieuse du respect de la propriété individuelle et de la liberté, ainsi que de rentabilité et qu'il appela « palais de famille ».

- 17 On peut donc estimer que l'idée de Lenoir de consacrer une publication aux monastères n'était pas sans arrière-pensée d'application pratique, d'autant plus que Galland écrivit très explicitement que :

« Depuis 1853 [la publication sur l'architecture monastique était en cours], M. Albert Lenoir n'a cessé d'étudier le plan de fondation des palais de famille ; il en a calculé lui-même les devis, et il doit en diriger l'édification, car lui aussi il veut attacher son nom honorable à cette institution précieuse qui doit compléter ses belles études sur l'Histoire de l'architecture chrétienne en Orient et en Occident (ouvrage édité avec luxe par le ministère de l'Instruction publique)<sup>28</sup>. »

- 18 Ce projet de palais de famille qui était appelé à réformer les modes de vie sur toute la planète (« Et combien de palais à construire !... Toute la France, l'Europe entière est à reconstruire d'après une nouvelle science architectonique, plus humaine et plus savante ») devait particulièrement s'appliquer dans les colonies :

« De nombreux essais de colonisation agricole ont été tentés, et presque partout la ruine a suivi ces tentatives ; parce que les colons se trouvaient sans assistance fraternelle et sans unité administrative, parce qu'aucun centre social n'était préparé pour les recevoir, et leur offrir, en échange de leurs durs travaux les plus indispensables bienfaits de la civilisation. En opposition à ce qui a été fait jusqu'ici, appliquons à la conquête de l'Algérie, par exemple, appliquons à ce sol si fécond, l'institution des palais de famille ; faisons de ces centres animés, laborieux, des forteresses reliées par des chemins de fer et des lignes télégraphiques... : et nous aurons créé une ceinture de vie beaucoup plus puissante que toutes les armées ; car nous aurons quintuplé la valeur du sol et civilisé le désert.<sup>29</sup> »

- 19 Ce qui est commun à toutes les publications de Lenoir, c'est une approche de l'Orient fondée non pas sur une fascination pour l'exotisme mais sur les rapports entre Orient et Occident, rapports qui ne sont pas appréhendés sous la forme brutale d'emprunts mais imaginés comme interaction, fusion, réciprocité. Cette façon de voir est voisine de la conception saint-simonienne de l'Orient. Lenoir était en effet proche d'un certain nombre d'entre eux, qu'il s'agisse de l'architecte Alexis Cendrier, de César Daly qui, comme Lenoir, fut aussi un adepte de la pensée fouriériste, de Pierre Leroux ou d'Édouard Charton, le directeur du *Magasin Pittoresque* où Lenoir publia avec Vaudoayer une série d'articles sur l'histoire de l'architecture.

## Lenoir et la ville orientale

- 20 Cette proximité avec la pensée saint-simonienne explique aussi sans doute la sensibilité tout à fait particulière de Lenoir à l'égard de la ville. Si dans cette première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, où se mirent en place les conditions nécessaires à l'avènement de la ville haussmannienne, les problèmes urbains furent évidemment au cœur de tous les débats éditaires, Antoine Picon a bien montré l'important rôle joué alors par les saint-simoniens dans l'aménagement du territoire, le développement des réseaux et des villes<sup>30</sup>. Ceux-ci étaient convaincus que la science du passé permettrait de projeter le futur. Suivant cet état d'esprit, les travaux de Lenoir mêlèrent finement recherches historiques sur la ville et études urbaines contemporaines. Dans cette démarche, le détour par la ville orientale fut un point de passage obligé.

21 Tout comme le récit de son voyage en Orient et les dessins qu'il en rapporta, l'*Instruction à l'usage des voyageurs en Orient. Monuments de l'ère chrétienne* rédigé en 1856 témoigne de l'intérêt de Lenoir non seulement pour l'architecture byzantine mais aussi tout simplement pour les installations urbaines, l'habitat et les mœurs... Ainsi, y consacra-t-il un chapitre entier à la « ville » orientale. Il souligna l'apport de l'Orient en ce qui concerne l'architecture utilitaire, hôpitaux, travaux hydrauliques, etc.<sup>31</sup>. Selon Lenoir, ces villes où rien n'a bougé, suivant le mythe alors fort répandu de « l'Orient immobile », constituèrent un lieu d'observation privilégié pour l'étude des villes anciennes. Ainsi, pour l'organisation du plan, les villes orientales étant les héritières des grandes cités antiques, Lenoir y retrouva l'ordre et la symétrie qui les caractérise : « de larges rues, des places publiques régulièrement dessinées, des positions avantageusement choisies pour élever les édifices publics ». Ensuite, et là Lenoir n'est pas sans se contredire, il observa que, la ville orientale ayant, suite à la décadence de l'Empire et des nombreuses luttes contre les Barbares, souffert de l'abandon de ces règles, elle était aussi un exemple des méfaits d'une forme spontanée d'urbanisme :

« Les villes modernes de l'Orient sont construites sans ordre, sans règlement qui établissent la régularité ; sauf quelques artères principales dans lesquelles se porte toute la population, le reste de la surface est occupé par des ruelles ou des impasses<sup>32</sup>. »

22 Lenoir y reconnut aussi les quelques aspects positifs de cette forme d'urbanisme où le bon sens a pu s'exercer spontanément :

« Toutefois dans ce désordre on reconnaît encore les effets d'une loi instinctive qui guide les constructeurs : en Égypte, la direction des rues a été donnée par le besoin d'éviter le vent du désert ; le défaut d'alignement des habitations lutte aussi contre ses effets. L'ardeur du soleil a fait rapprocher les maisons dans leurs parties élevées, de manière à donner le plus d'ombre possible dans les rues. Ailleurs, ce sont les pentes les moins rapides des collines sur lesquelles on a bâti et qui ont déterminé la direction tortueuse des rues.<sup>33</sup> »

23 Cette analyse de la ville orientale alimente également un autre article d'Albert Lenoir qui ne fut pas rédigé comme une étude historique, même si l'histoire y tient une place importante, mais comme une étude théorique consacrée à l'urbanisme. Paru dans la *Revue générale de l'architecture* en 1854 sous le titre « Théorie des villes. Comment les villes se sont formées », il s'agit sans doute d'un des premiers textes théoriques consacré à l'urbanisme. Lenoir y distingue trois sortes de ville, résultant de l'action de deux effets contradictoires sur la ville, l'intérêt public et l'intérêt privé : la ville spontanée, guidée par l'intérêt privé ; la ville des colons qui, guidée par l'intérêt public, est rationnelle et protégée ; enfin, la ville de l'autocrate ou du conquérant qui, également guidée par l'intérêt public et conçue de façon rationnelle, est située sur un terrain favorable, sans souci particulier de défense. Bien évidemment, Lenoir donna principalement en exemple dans cette étude les villes qu'il avait pu étudier lors de ses voyages. Ainsi, les villes orientales étaient le meilleur exemple du système des villes spontanées guidées par l'intérêt privé. Celles-ci étaient « à l'état primitif » et « ne tenaient aucun compte de la bonne direction des rues et de leur alignement ». En exemple des mauvais effets de l'égoïsme qui présida au développement de ce type de ville, il cita « le fellah paysan de l'Égypte ramenant périodiquement la peste par cette incurie [en laissant se décomposer dans la rue le cadavre d'un animal mort dans l'étable] ». Poursuivant les contradictions qui étaient déjà présentes dans son approche historique de l'*Instruction à l'usage des voyageurs en Orient. Monuments de l'ère chrétienne*, Lenoir illustra aussi le thème de la ville des colons comme celui de la ville des

autocrates par le biais d'exemples orientaux : Athènes, Argos, Carthage pour la ville de colons ; Babylone, Ecbatane, la ville créée par le roi des Mèdes, Eléthya en Haute-Égypte, ou encore Rome, pour la ville de l'autocrate.

- 24 Toutes ces réflexions doivent être comprises dans le contexte particulier des débats liés à la modernisation de Paris qui débutèrent sous Rambuteau et furent l'arrière-plan de l'œuvre d'Hausmann. Bien que s'appuyant principalement sur des exemples orientaux, et pas du tout sur les travaux historiques que Lenoir menait alors pour la rédaction de la *Statistique monumentale de Paris*, cet article avait en effet pour but de donner des solutions à l'urbanisme contemporain de la capitale :

« Cette étude [...] n'est que l'introduction d'un travail ayant pour but de formuler les lois qui devraient présider à la création et au développement des cités modernes. Cette théorie dans la pensée de ses auteurs servira de base à des projets d'embellissement de la ville de Paris.<sup>34</sup> »

- 25 Lenoir avait proposé l'année précédente un plan d'aménagement d'une partie de la rive gauche, l'ancien 12<sup>e</sup> arrondissement<sup>35</sup> qu'il commenta ainsi, en affichant l'intérêt de l'étude du passé pour le présent :

« En cherchant dans l'Antiquité et dans les temps modernes les causes de la prospérité de certaines villes, on les reconnaît et on les suit dans les dispositions particulières des rues et nous pensons avoir puisé à cette étude quelques observations utiles sur la disposition sur l'architectonique, sur l'hygiène des cités. C'est à l'aide de ces observations que nous avons essayé un système de tracé dans le 12<sup>e</sup> arrondissement de Paris, quartier vierge encore en quelque sorte et qui par la nature du sous-sol accidenté nous permettait de faire quelques applications utiles de nos recherches.<sup>36</sup> »

- 26 Comment comprendre chez Lenoir que ces projets d'urbanisme pour la capitale se référassent en premier lieu aux villes orientales et non pas aux travaux historiques d'ampleur en cours dans le cadre de la *Statistique monumentale* ? Outre la pensée saint-simonienne, l'influença très certainement le mythe présent déjà chez Sauval et Germain Brice, suivant lequel Paris avait des origines orientales et que sa création était liée au mythe de la divinité égyptienne Isis<sup>37</sup>. Si l'on tendait alors à réfuter cette idée, le lien entre Paris et les villes orientales était toujours culturellement présent, comme en témoignèrent ces quelques lignes de Victor Hugo tirées de l'introduction à *Paris-Guide* de 1867 :

« Jérusalem, Athènes, Rome. Les trois villes rythmiques. [...] Ces villes sont-elles mortes ? Non [...] Elles vivent en Paris. Paris est la somme de ces trois cités. Il les amalgame dans son unité. Par un côté, il ressuscite Rome, par l'autre, Athènes, par l'autre Jérusalem. Du cri du Golgotha, il a tiré les Droits de l'homme. Ce logarithme de trois civilisations rédigées en une formule unique, cette pénétration d'Athènes dans Rome et de Jérusalem dans Athènes, cette tétralogie sublime du progrès faisant effort vers l'idéal donne ce monstre et produit ce chef-d'œuvre : Paris.<sup>38</sup> »

- 27 Ce mythe sous-jacent explique ainsi le lien entre les travaux sur l'Orient d'Albert Lenoir et ceux qu'il mena sur Paris, qu'ils soient historiques (la *Statistique monumentale de Paris*) ou relatifs à l'aménagement contemporain de la capitale. Ainsi, cette vision profondément originale de Paris, ce fut à l'Orient qu'Albert Lenoir la dû...

---

## NOTES

1. Ce travail sur Albert Lenoir s'inscrit dans le cadre de l'Institut national d'histoire de l'art qui a commencé en 2005 la valorisation du fonds Albert-Lenoir, le plus important des fonds de dessin conservés dans sa bibliothèque (cf. la publication réalisée à l'occasion de l'exposition qui s'est tenu galerie Colbert, salle Roberto-Longhi, du 31 août au 25 novembre 2005, *Albert Lenoir, historien de l'architecture et archéologue*, Paris : INHA, 2005). Cette recherche a principalement porté sur la *Statistique monumentale de Paris*. Ces travaux ont été menés en équipe, notamment grâce à deux étudiantes en histoire de l'art que je souhaite remercier ici, Annabelle Martin et Françoise Largier.
2. Le fonds Albert-Lenoir se trouve actuellement réparti entre trois institutions : les Archives nationales (AN) qui conservent dans la série AJ<sup>52</sup> les archives données à l'École nationale des beaux-arts dont Lenoir fut à partir de 1862 le secrétaire perpétuel ; le département des Estampes et de la Photographie de la Bibliothèque nationale de France où se trouve un important fonds de notes et de correspondances, donné par le petit-fils d'Albert, André Lenoir, et la bibliothèque de l'INHA – collection Jacques-Doucet qui dispose d'un très volumineux fonds de dessins (environ 2 500 pièces, en cours de classement) provenant également du petit-fils de Lenoir.
3. Lettre du secrétaire perpétuel de l'École royale des beaux-arts à Lenoir, Périaux et Texier, 1<sup>er</sup> juin 1825, Paris, BnF, département des Estampes et de la Photographie, Ya2 152.
4. Il fut par deux fois logiste (1827 et 1829).
5. Lenoir ne construisit pratiquement pas : sa seule réalisation notable est le tombeau de Botté de Toulmon au Père-Lachaise.
6. Paris, Bibliothèque de l'Institut de France, 3 H 152.
7. *Ibid.* (note 6), p.2.
8. *Ibid.* (note 6), p.120-121.
9. « De longues discussions encore inutiles jusqu'à ce jour, se sont élevées à l'effet de connaître les premières apparitions de cette voûte aiguë qui produisit une si grande impression sur les esprits. Connue depuis la plus haute Antiquité, puisque les constructions cyclopéennes de l'Alba Facinensis, du Latium Vetus, que Mycène, la Sicile, Tusculum en fournissaient des exemples à des époques différentes, que les villes anciennes de l'Amérique n'en sont pas dépourvues, elle ne semble jouer un rôle intéressant pour l'art proprement dit que du moment où, complètement adopté en système, elle changea l'aspect de toutes les parties d'une basilique, révolution qui ne fut achevée qu'à l'origine du XIII<sup>e</sup> siècle. » (p. 153).
10. Lettre adressée à Albert Lenoir, signée « Base », 27 février 1836, Paris, BnF, département des Estampes et de la Photographie, Ya2 152 / II.
11. Lenoir ne parvint jamais à rejoindre Texier qui resta en Asie Mineure de 1833 à 1837 et qui publia à son retour sa *Description de l'Asie Mineure faite par ordre du gouvernement français de 1833 à 1837, et publiée par le Ministère de l'instruction publique... Beaux-arts, monuments historiques, plans et topographie des cités antiques*, Paris : Firmin-Didot, 1839-1849, 2 vol.
12. Les archives relatives aux missions conservées aux Archives nationales n'indiquent pas que Lenoir reçut une aide de ce ministère.
13. Georges DUPLESSIS, *Notice sur M. Albert Lenoir, membre libre de l'Académie des beaux-arts*, Paris : Firmin-Didot, 14 novembre 1891.
14. Cf. la correspondance conservée sous la cote Ya2 152 / II, Paris, BnF, département des Estampes et de la Photographie.
15. Paris, BnF, département des Estampes et de la Photographie, Ua 21.

16. Élisabeth DÉCULTOT, *Johann Joachim Winckelmann : enquête sur la genèse de l'histoire de l'art*, Paris : PUF, 2000 (Perspectives germaniques).
17. Paul BÉNICHOU, *Le Temps des prophètes : doctrines de l'âge romantique*, Paris : Gallimard, 1977 (Bibliothèque des idées).
18. Alexandre Lenoir était persuadé que le gothique trouvait ses origines dans le culte ancien à Isis.
19. Pascal COSTE, *Architecture arabe ou Monuments du Kaire, mesurés et dessinés, de 1818 à 1826*, Paris : Firmin-Didot, 1837-1839. URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k105839g>. Consulté le 14 octobre 2013.
20. Nous remercions Pierre Pinon de cette suggestion.
21. Paris, Archives nationales de France, AJ<sup>52</sup> 844.
22. Paris, BnF, département des Estampes et de la Photographie, Ya 152.
23. Nous n'avons pas étudié ici l'imposant manuscrit de 1859, *Histoire de l'architecture byzantine, accompagnée de 200 dessins originaux faits en Orient*, Paris, AN, AJ<sup>52</sup> 844 (les dessins ne sont pas conservés) couronné par l'Académie.
24. *Ibid.*, P. XVII.
25. *Ibid.*, p. 237.
26. *Ibid.*, P. XVIII.
27. Victor GALLAND, *Institution des palais de famille. Solution de ce grand problème : le confortable de la vie à bon marché pour tous*, Paris : N. Chaix, 1855.
28. *Ibid.*, p. 2.
29. *Ibid.*, p. 20.
30. Antoine PICON, *Les saints-simoniens : raison, imaginaire et utopie*, Paris : Belin, 2002 (Histoire et société. Modernités).
31. « L'architecture civile de nos contrées doit plus d'une inspiration heureuse à l'Orient... Ainsi Constantinople avait des léproseries dès le v<sup>e</sup> siècle ; on a vu qu'au vii<sup>e</sup> siècle Charlemagne fondait à Jérusalem deux établissements à l'usage des pèlerins français. Les civilisations byzantine et arabe ont successivement créé des palais, des maisons particulières, des aqueducs, des bains, des fontaines, des écoles, des bazars, et beaucoup d'autres édifices qui peuvent fournir de précieux renseignements. » (p. 34).
32. *Ibid.* Mais la ville orientale se caractérise aussi de façon négative par la spécificité du caractère et des modes de vie des Orientaux : « Quant à la multiplicité des ruelles étroites et des impasses, elle tient aux mœurs des Orientaux, à leur besoin de la vie retirée et du harem, lorsqu'ils ont quitté la place publique. » (p. 36).
33. *Ibid.*
34. « Note du directeur de la Revue », *Revue générale de l'architecture et des travaux publics*, 1854, col. 292.
35. Plan du quartier de l'Observatoire et du jardin du roi, Paris, Archives nationales de France, AJ<sup>52</sup> 845.
36. « L'avenir des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> arrondissements », Paris, Archives nationales de France, AJ<sup>52</sup> 845.
37. À ce sujet, voir les excellentes analyses de Jean-Pierre A. BERNARD, *Les deux Paris : les représentations de Paris dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, Seyssel : Champ Vallon, 2001 (Époques). URL : <http://books.google.fr/books?id=h4q-F5eMMKcC&lpg=PP1>. Consulté le 14 octobre 2014.
38. Victor HUGO, *Paris. Introduction au livre Paris-Guide*, [1<sup>re</sup> édition Paris : Librairie internationale ; Bruxelles : A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 1867], 2004, p. 79-80.

---

## INDEX

**Mots-clés** : orientalisme, architecte, architecture

**Index géographique** : Athènes, Constantinople

**Thèmes** : Albert Lenoir, architecture

**Index chronologique** : XIX<sup>e</sup> siècle

## AUTEUR

### ALICE THOMINE-BERRADA

Conservateur au Centre des archives du monde du travail (1997-2001), chercheur invitée au Centre canadien d'architecture (2001), conseiller scientifique à l'INHA pour l'histoire de l'architecture (2001-2008), elle est aujourd'hui conservateur au musée d'Orsay où elle s'occupe de la collection de dessins d'architecture. Spécialiste de l'architecture du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle, elle a été responsable à l'École pratique des hautes études d'un séminaire consacré aux politiques d'urbanisme à Paris du XIX<sup>e</sup> au début du XX<sup>e</sup> siècle (2002-2007).